

# Malraux ou le défi à la mort

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

L'action politique a souvent dérangé les écrivains français qui ont cherché, selon le mot de Baudelaire, à marier le rêve et la réalité. Or ce mariage de la littérature et de la politique a un nom : l'Histoire. De Voltaire à Malraux, en passant par Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Barrès et quelques autres, nos littérateurs ont estimé que la politique n'était qu'une autre manière, plus spectaculaire peut-être, de faire de la littérature et vice versa.

L'idée d'une œuvre écartée, au sens où l'objet est un livre qu'on fabrique comme un horloger fabrique une horloge, il ne reste plus à faire de sa vie qu'un roman. L'homme qui ne peut plus se cacher derrière une œuvre se met lui-même en scène, et cette scène, c'est forcément l'Histoire. Evidemment cela implique une certaine enflure (pudiquement nommée rhétorique), un drapé, une pose, qui s'allie curieusement à un côté bâclé, à la Pascal, qui jette furieusement ses mots sur le papier sans craindre de brûler la page.

Il y a bien des façons de romancer sa vie. Céline n'a retenu que les moments épouvantables et les épisodes burlesques. Malraux, au contraire, s'intéresse aux situations où l'homme, dans le feu de l'action, s'élève au-dessus de lui-même et rencontre le destin. On n'est là pas tellement loin de l'idée du surhomme nietzschéen, qui n'est au fond qu'une quête virile de l'héroïsme. Pourtant le goût de la mystification et du «farfelu» n'est pas étranger à André Malraux. C'est même lui, à ce qui paraît, qui a remis à la mode ce vieux vocable, qui tempère heureusement son côté Abel Gance. On a souvent confondu Malraux avec ses personnages roma-

nesques, et on lui a prêté des aventures qui appartenaient à ses héros. C'est ainsi qu'on a cru que Malraux avait participé à la révolution chinoise, alors qu'il ne connaissait pas la Chine au moment où il a écrit son roman. Il ne s'est d'ailleurs guère soucié de rétablir la véracité des faits le concernant. C'est que la légende, le flou artistique, lui paraissent plus dignes de retenir l'attention que la plate et pâle et prosaïque réalité factuelle. Car la réalité n'intéresse que l'intelligence froide alors que la légende joue sur la sensibilité comme un violon tzigane dans un restaurant slave.

## Du pilote au ministre

Examinons d'abord un peu les faits avant de nous intéresser à celui qui s'est tant plu à les maquiller. Après s'être passionné pour la révolution chinoise, dont il tira un roman, *Les Conquérants*, on le vit compagnon de route des communistes. Il participa à la guerre d'Espagne à titre de pilote et jugea inopportun à cette époque de dénoncer les méthodes stalinienne de ses amis. Il avait son idée sur l'efficacité. Cette idée le dissuada de prendre part en France à la Résistance avant le début de l'année 1944. Mais à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le colonel Berger rompit avec ses anciens camarades de combat et devint ministre du général de Gaulle. Après tout l'idée qu'il se faisait de la France, héritée de la Révolution, de Michelet et de Hugo, n'était pas si éloignée de celle de de Gaulle, voire de celle du chrétien Georges Bernanos. De l'émeute gaulienne, il retient le courage de dire non, l'obstination à ne pas céder

devant la force et l'injustice et le serment des hommes insoucieux des circonstances. Le reste pouvait attendre. Le reste attend toujours. Aussi a-t-il pu parler non sans pertinence, du gaullisme comme d'un ordre de chevalerie. Là encore il est du camp de Bernanos, de la France des bâtisseurs de cathédrales et des droits de l'homme.

Malraux n'a pas écrit de Mémoires. Il nous a laissé à la place ses *Antimémoires* où tout ce qui concerne ses origines et sa famille est imaginaire. Les *Antimémoires* sont une évocation lyrique de quelques moments cruciaux de sa destinée. Aucune place n'y est faite aux détails anecdotiques de la vie quotidienne et aux aventures sentimentales. Malraux a écarté d'un revers sec de la main tout ce qu'il considère comme les banalités et les petites misères de la vie courante.

On sait que Malraux, entre autres casquettes, porta celle d'aviateur. L'habitude de survoler la terre lui donna envie de survoler l'histoire universelle. Il n'était au fond à l'aise qu'avec les dieux et les himalayes. Alexandre, César, Napoléon étaient ses compagnons. Il avait aussi lu Spengler et y avait trouvé une synthèse justifiant la décadence du monde, qui semblait concilier pessimisme romantique et optimisme révolutionnaire, liberté et fatalité, rêve et action. Mais il avait subi une autre influence, celle du colonel Lawrence, créateur de son propre mythe et d'un peuple, pour en témoigner. Ces deux influences conjuguées produisirent André Malraux. Car l'homme, selon Malraux, ne naît pas d'un père et d'une mère. Il est lui-même son propre créateur.

Dans ses romans, Malraux a montré les aspects modernes de la liberté des hommes quand ils se battent, c'est-à-dire font la guerre ou la révolution. (Je pourrais ajouter font l'amour ou créent des œuvres d'art ; car c'est là tout l'homme pour Malraux). Cela suppose un champ de bataille qui s'appelle l'Histoire avec un H majuscule. (Il y a beaucoup de Majuscule dans la pensée d'un héros). Sans adversaires et sans guerre, ses

personnages n'existent pas, et il n'est alors plus possible à l'homme de s'élever au rang de héros. Sans compter que ce dernier ne s'épanouit que dans une solitude qui l'écrase et fait rendre à son désespoir un son authentique. De ce point de vue, on peut dire que son siècle l'a bien servi, avec la révolution bolchevique chinoise, la lutte contre les fascismes, la guerre d'Espagne, la Résistance, et les guerres d'indépendance des peuples colonisés.

### La mort scelle un destin

Avec l'histoire et la guerre, la mort est donc toujours présente dans un roman d'André Malraux. Comme son ami Georges Bataille, il ne voit pas dans la mort un ennemi victorieux de la vie, mais une nourriture d'élection et de vie. «Ce n'est pas pour mourir que je pense à la mort, dit un de ses personnages, mais pour vivre». La tragédie de la mort, écrit-il encore, c'est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, et qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé. Il s'ensuit que la proximité immédiate de la mort donne à la vie une intensité quasi extatique, quasi érotique. L'anéantissement final est pour lui une certitude qui ne souffre aucune consolation et ne laisse place à aucun doute. Il n'y a même pas chez lui de paradis d'Allah ou de Walhalla pour recevoir les héros.

La première qualité que doit avoir l'histoire, c'est d'être exaltante. L'exaltation est le climat hors duquel le héros ne pourrait exister. Aussi se rattache-t-il une fois de plus à la conception crépusculaire et spengliérienne de l'histoire, qui voit dans l'art non pas un moyen de catharsis, mais au contraire une possibilité d'exaltation ou d'enquête sur les pouvoirs de l'homme. Non pas la sagesse et le détachement apolliniens, mais l'effort, la volonté, la conquête prométhéenne.

Cette passion de l'histoire et ce culte carlylien des héros, il est à noter que ses adver-



*André Malraux, avril 1934, survolant la terre comme il a survolé l'histoire.*

saïres fascistes ou bolcheviques les pratiquaient aussi. Peut-être dut-il à sa bonne fortune d'être né dans le pays qui avait vu les soldats de l'An Deux partir à la conquête de l'univers pour lui apporter baïonnette au canon les lumières et la liberté, le fait de n'être pas devenu fasciste. Choix et voie qui furent ceux de son ami Drieu la Rochelle. On sait quel parti rejoignit Louis Aragon.

Le héros selon Malraux agit-il pour servir une cause ou pour ajouter une touche de plus à son personnage comme une femme se choisit une nouvelle toilette pour plaire à l'homme qu'elle aime ou tout simplement plaire à son miroir ? Malade, au fond, d'un désir de puissance auquel le destin donne pour finir un ministère à ronger, malgré de belles apparitions à la télévision et la remontée des Champs-Élysées aux côtés de Debré drapé d'écharpe tricolore. Car ses personnages romanesques ne sont toujours que le double de lui-même, de ce Narcisse dont

l'action est le vrai miroir. Nous ne les connaissons pas comme nous connaissons Natacha Rostoff ou le cousin Pons ; ce ne sont que des silhouettes dialoguantes sans substance humaine, des idées métaphysiques, toutes découpées sur le même patron avec un revolver à la main et une cervelle humaine pour méditer sur le destin de l'homme au milieu d'autres hommes qui tombent un peu partout sous la mitraille. Décor de guérilla urbaine servant de toile de fond aux passions humaines, qui ont besoin de la révolution et de la guerre pour poser les problèmes de leur anxiété.

La révolution n'est-elle alors que le dernier avatar de cet acte gratuit que prônait André Gide ? Une sorte de roulette russe, à l'aide de laquelle l'homme mesure son pouvoir ou son courage, et qui joue le rôle que jouait jadis la vie éternelle pour les cervelles chrétiennes. Hormis le christianisme, le monde romanesque de Malraux

sort tout droit de celui de Dostoïevski, car ses personnages sont tous des possédés. Mais ses héros sont aussi là pour nous mener de l'individualisme initial, qui s'éprouve dans la solitude et dans l'angoisse, à la communion. Ils veulent réunir.

### L'homme est mû par l'action

Comme Valéry et Sartre, Malraux pense que l'homme n'est que ce qu'il fait, et que c'est en faisant qu'il accède à l'être. C'est au fond là une position assez cartésienne et très volontariste. Ainsi l'homme qui a renié Dieu et perdu la vie éternelle voit-il réapparaître en lui-même quelque chose qui lui semble analogue en valeur à cette éternité niée et qui est son aptitude à mettre le monde en question. N'est-ce pas là la prérogative essentielle de Lucifer que cette capacité de dire non ? L'être n'est plus donné gratuitement par un dieu souverain et munificent à sa créature, il est rageusement ravi à un fatum aveugle par une main prométhéenne et luciférienne.

A la foi, Malraux substitue l'angoisse, à l'espérance de la vie éternelle l'espoir révolutionnaire immanent, et à l'amour et à la charité paulinienne, la fraternité virile des combattants, des conquérants, et les pouvoirs occultes de l'érotisme. Les hommes mus par l'espoir et par l'action, dit un de ses personnages, accèdent à des domaines auxquels ils n'atteindraient pas seuls, « car qu'est-ce au fond que le révolutionnaire sinon un homme sans enfants et sans Père, qui tente d'appeler les autres hommes, parricides et orphelins, ses frères ? »

Paul Valéry avait cette vieille idée qu'un livre se fabrique comme on fabrique une horloge. Malraux lui, ce qu'il veut, c'est se fabriquer une légende. On ne fabrique pas une légende comme on fabrique une horloge, les moyens pour s'y prendre sont forcément différents. Malraux a donc écrit sa vie comme Pascal écrivait ses pensées, au hasard de la

route et au débotté, laissant à ses biographes le soin de combler les vides et de rétablir les inexactitudes, de répertorier les anecdotes et de remettre les pendules à l'heure. Ce qu'a parfaitement fait Olivier Todd.

Vrai à force d'être faux, Malraux voulut arracher l'homme à la routine de la vie quotidienne pour le faire vivre à la pointe extrême de lui-même et dans l'embrassement de l'instant, et par là, comme par son obsession romantique de la mort, il rejoint à nouveau son ami Georges Bataille.

Il fut un temps où l'ambition de l'homme était de s'inscrire dans l'Histoire. Aujourd'hui, l'actualité débitée en feuilletons audiovisuels ou sur le Net et le nombre des aspirants à la célébrité (les hommes de lettres n'étant plus seuls en course, rejoints qu'ils l'ont été par le troupeau des bateleurs de tout poil) interdit la naissance de quelque chose qui pourrait ressembler durablement à de l'histoire ou de la légende. Aussi quand elle pense à l'avenir, Cassandre s'encapuchonne la tête.

On peut, bien sûr, rêver d'une voie lisse et sans biographie, qui n'éprouverait pas la tentation de s'en fabriquer une, celle d'un saint Thomas d'Aquin, par exemple, qui semble n'être que le pur reflet des perfections divines. Ce fut aussi autrefois d'après Denis de Rougemont celle d'un peuple heureux, le peuple suisse. C'était avant la renaissance païenne du moi, de l'individualisme et du romantisme. Et peut-être aussi de l'Histoire tout court. Autant dire avant le déluge. Qui nous ramènera au temps de l'oralité et de l'anonymat ? Car alors comment les auteurs de biographie gagneraient-ils leur pain ? Mais les hommes de demain pourront-ils accéder aussi facilement à la célébrité que ceux d'hier ? Entre le commencement et la fin, qu'y a-t-il d'autre que l'impatience d'arriver ?

G. J.

Olivier Todd, *André Malraux, Une vie*, Gallimard Biographie, Paris 2001, 698 p.